

DU JUDAISME RATIONALISTE.

Lorsqu'une période de plusieurs siècles a procuré une sorte d'indigénat, dans un grand pays, à un principe destructif de tout symbole positif de la foi de ses habitans ; lorsque ce principe si favorable à l'orgueil humain, se développant dans toutes ses conséquences, a pénétré tous les esprits réputés supérieurs, en fait de raisonnement et de science, au point que ce n'est qu'à la condition de l'adopter et de le soutenir dans toutes les productions scientifiques ou littéraires, que l'on peut espérer de prendre rang parmi les célébrités du siècle ; lorsqu'enfin la théorie du libre examen et de l'exégèse individuelle a sapé jusqu'à ce reste de foi qui semblait originellement s'appuyer sur les saintes Ecritures, faut-il s'étonner que l'incrédulité absolue ou mitigée gagne tous les systèmes religieux, et, à force de les simplifier au moyen du retranchement successif de tout ce que la raison de chacun juge superflu ou même déraisonnable dans les dogmes ou dans le culte, les réduise peu à peu au néant ? C'est la marche qu'a suivie le protestantisme chrétien, aujourd'hui dégénéré en pur rationalisme ; et cette téméraire critique des livres saints ne pouvait manquer de propager sa contagion parmi les érudits de la religion de Moïse.

Depuis long-temps la théorie dissolvante du libre examen fermentait au sein du mosaïsme allemand. La prétendue science protestante touchait de trop près les savans israélites de la Prusse et du nord de l'Allemagne, qui, pour la plupart, vont puiser leurs instructions aux universités protestantes de ces contrées, pour ne pas réagir sur leur orgueil et leur inspirer le désir de s'élever, eux aussi, au rang des philosophes dont les noms sont prononcés par toute la littérature théologique de la patrie de Luther.

La transformation du culte hébraïque en un culte purement théiste, et, sous ce rapport, conforme à celui des protestans éclairés, a été tentée et même effectuée en Allemagne, il y a vingt-cinq années. Le 18 octobre 1818, une solennité à laquelle prit part la population de Hambourg servit d'inauguration à un édifice religieux consacré au culte réformé adopté par les supériorités industrielles de la communauté juive de cette ville. Une Description de la ville et des établissemens de Hambourg, imprimée en 1836, donne sur le nouveau temple des israélites les renseignemens qu'on va lire :

« L'intérieur du temple est simplement, mais élégamment orné ; il s'y trouve un orgue et une chaire. L'orgue est placé au-dessus de la porte d'entrée, la chaire est élevée en face. La nef est occupée par des bancs entre les rangs desquels on a laissé un espace libre, pour s'y tenir debout ; ces bancs et cet espace sont exclusivement réservés aux hommes, les femmes prenant place dans les tribunes élevées des deux côtés de la nef. Les places des bancs sont numérotés et loués ; près de la chaire se trouvent deux rangs de sièges réservés aux étrangers.

« Le temple est placé sous l'administration de quatre directeurs et de plusieurs députés dont les fonctions sont gratuites. Deux prédicans sont chargés de l'exercice du culte ; ce sont les docteurs Kley et Salomon. Leur traitement, ainsi que la solde des *clercs attachés au service de l'Eglise*, sont payés sur la caisse du temple.

« Chaque samedi et chaque fête israélite, un service public est célébré dans le temple ; un sermon y est prononcé de neuf à dix heures du matin en langue allemande. Les prières liturgiques y sont alternativement récitées, en hébreu et en allemand. Les cantiques, au contraire, qui y sont exécutés par un chœur bien composé, avec accompagnement de l'orgue et sur des mélodies convenables, sont toujours chantés en langue allemande ; il en est de même des sermons toujours prêchés, comme il a été dit, en allemand.

« Plusieurs de ces sermons, qui offrent un grand intérêt, ont été publiés par leurs auteurs, les docteurs Kley et Salomon. Quelques volumes en ont déjà paru.

« La direction du temple songe à améliorer et augmenter le livre des cantiques, attendu que parmi ses thêmes actuels il ne s'en trouve pas toujours d'appropriés aux sujets des sermons, et déjà les plus célèbres poètes de l'Allemagne ont été invités à concourir à cette œuvre.

« Le local, trop petit, et sa fréquentation qui va toujours croissant, obligent sous peu à songer également à la construction d'un édifice plus vaste, les assemblées étant souvent trop considérables pour y trouver place.

« Les israélites de l'ancien rit célèbrent leurs offices dans leurs synagogues, établies dans d'autres parties de la ville. »

Toute personne légèrement familiarisée avec ce qu'on appelle le culte protestant, en reconnaîtra le caractère tout entier dans ce que nous venons d'extraire de la description de Hambourg. La seule nuance juédique qui s'y conserve encore, ce sont les jours où se célèbrent les offices ; mais cette petite anomalie ne tardera pas à disparaître, comme *secondaire* ou *national*, et comme contraire d'ailleurs aux intérêts de la communauté juédique, qui ne se plait guère au sacrifice d'une journée particulière à sa loi ; pendant laquelle ses affaires de commerce sont plus ou moins rigoureusement suspendues. Il n'y a que peu d'années que la synagogue de Berlin agita sérieusement la question de la célébration du dimanche à la place du samedi, attendu que le commerce juif perdait trop au chômage de deux jours par semaine.

Un philosophe-rabbin, le docteur Creiznacd, vient de fonder une secte rationaliste parmi ceux de sa religion, et le nombre de ses partisans, répandus dans toutes les capitales de l'Allemagne, s'est tout à coup déclaré par une multitude d'adhésions écrites. Ils s'engagent à renoncer à tous les rites, à toutes les cérémonies judaïco-liturgiques ; à ne plus regarder la circoncision comme un acte obligatoire, ni sous le rapport religieux ni sous le rapport civil, et enfin à croire et à reconnaître que le Messie est déjà venu, selon la croyance de la patrie germanique, c'est-à-dire suivant les thèses anti-chrétiennes de l'école philosophique et protestante d'Allemagne, bien que l'on ne puisse encore préciser si c'est pour le Christ historique ou pour le Christ mythique que la nouvelle secte se décidera. Chaque jour amène de nouveaux sectateurs au judaïsme ainsi réformé, et de toutes parts il circule des listes de ses adhérens en pays étrangers. Trois docteurs célèbres en Israël ont entretenu, à ce sujet, une correspondance qui, dit-on, doit bientôt être rendue publique, et dans laquelle seront énoncés les motifs du schisme dont ces docteurs posent entre eux le premier fondement, dans l'intention, disent-ils, d'obvier, de leur côté à l'indifférentisme religieux qui dévore la société, et d'opérer un fraternel rapprochement avec les chrétiens.

Pour bien comprendre quel peut être le point de contact religieux entre le judaïsme réformé et le christianisme prétendu réformé, sorti de la doctrine fondamentale des novateurs du XVIIe siècle, il faut se faire une idée nette de la situation actuelle du protestantisme allemand. Ceux qui en suivent les différentes sectes, se divisent aujourd'hui en trois grandes fractions, savoir : Le piétisme évangélique, le théisme rationnel et le philosophisme nantéiste ou autolâtre. La première comprend ce qui reste de croyans dans le luthéranisme ou parmi les sacramentaires : c'est la religion officielle de la Prusse, religion vague et sentimentale qu'a adoptée la cour, et qui tire d'elle son équivoque vitalité. La seconde se compose des adeptes de la philosophie théiste, qui n'accepte guère que les deux dogmes proclamés par Robespierre : l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme, dogmes de conviction rationnelle, découverts par les puissances humides de la raison humaine, indépendamment de toute révélation divine. La troisième fraction du protestantisme, la plus nombreuse et la plus rigoureusement conséquente des trois, n'admettant que ce qui se voit, se touche ou se conçoit, ne reconnaît qu'un ensemble d'êtres, produit involontaire d'une puissance abstraite et ignorante d'elle-même, appelée nature, et dont l'homme, non pas individuel, mais collectif, est le roi immortel, et impérissable, du droit de son intelligence. Cette école circonscrit toute idée de l'essence divine dans la conscience de l'Etre, et comme elle n'attribue cette conscience de son existence qu'à l'homme seul, elle n'hésite point à le proclamer Dieu et à décerner à l'humanité le culte suprême de l'âtré, qui devient ainsi l'adoration de soi-même.

Les piétistes évangéliques reconnaissent en Jésus-Christ la nature divine ; ils espèrent en sa rédemption, et par conséquent ils ne sauraient avoir, au moins jusqu'ici, un point de contact avec le judaïsme décidé. Les doctrines autolâtres ne pouvant se réduire en une religion positive, en un culte public, se refusent, sous ce rapport à une fusion réelle des philosophes athées avec les fils d'Abraham, trop pénétrés encore de l'existence de Jéhova, le Dieu de leurs pères. C'est donc l'école théiste de la philosophie qui les entoure et les presse, qui seul peut offrir aux Juifs éclairés, sectateurs de la philosophie allemande, cet élément d'identification qu'ils recherchent. A cet effet, ils font bon marché de la mission divine de Moïse, des prodiges opérés par lui en faveur de leurs pères et de la législation religieuse, politique et sociale dont il leur a laissé le code. Distinguant, à l'imitation de l'exégèse protestante, entre ce qui est essentiel en matière de croyances, et ce qui, à leur jugement, n'est qu'accidentel, local ou national, il leur est facile